

Les Contes de Dédomè

Recueillis par HOUNTON Sophia

Archive Hwènuxó

2026

**Textes traduits par
TCHOUBADE Oladikpikpo Afdal**

Table des matières

<u>LES REMERCIEMENTS</u>	<u>4</u>
<u>LES CONTEURS.....</u>	<u>5</u>
<u>PETIT DENT, L'ENFANT CAPRICIEUX.....</u>	<u>6</u>
<u>YOGBO LE GLOUTON.....</u>	<u>9</u>
<u>KOSSI, LE GARÇON ROI</u>	<u>12</u>
<u>LE TROISIÈME DES TRIPLÉS ET LA FEMME ACARIÂTRE</u>	<u>15</u>
<u>GBOSSANOUKOUIN ET LA PAROLE SACRÉE.....</u>	<u>18</u>
<u>LA PERDRIX, LA FOURMI ET LA VIPÈRE.....</u>	<u>20</u>
<u>LE MARCHÉ DES OMBRES</u>	<u>22</u>
<u>YOGBO LE GLOUTON ET LES EAUX DE LA RUSE</u>	<u>24</u>
<u>LE LION ET LA MOUCHE.....</u>	<u>26</u>
<u>LA POULE ET LE BŒUF.....</u>	<u>27</u>
<u>LA CHÂÎNE DE LA PEUR DANS LE CHAMP D'AGBON.....</u>	<u>28</u>
<u>L'ENFANT DU PALMIER</u>	<u>29</u>
<u>LE CHASSEUR ET SES DEUX ÉPOUSES</u>	<u>31</u>
<u>LE LION ET LA FEMME VENDEUSE D'AKASSA.....</u>	<u>32</u>
<u>LE LION ET LES TROIS PRINCESSES</u>	<u>34</u>
<u>LE CHASSEUR ET LE DIEU SERPENT</u>	<u>37</u>
<u>LE FILS OUBLIÉ ET LA PAPAYE D'OR.....</u>	<u>40</u>

<u>LE SECRET DES OISEAUX JUMEAUX</u>	<u>42</u>
<u>LES JUMELLES, WILI ET LE LION DE LA BROUSSE</u>	<u>45</u>
<u>LES CHIENS ET LEUR MAÎTRE.....</u>	<u>48</u>
<u>MIMBAMIN ET LE PACTE D'AVANT LA NAISSANCE</u>	<u>50</u>
<u>TORGBORYÈ ET LE ROYAUME DES FEMMES</u>	<u>53</u>

LES REMERCIEMENTS

Dr. Romain HOUNZANDJI, professeur et partenariat, Université d'Abomey-Calavi

Jerry ADJAH, EV Exchange and Alumni Coordinator, Ambassade des États-Unis, Cotonou

Afdal Oladikpikpo TCHOUBADE, fongbe à français traducteur écrit

Mathieu HOUNKANDJI, médiateur culturel au musée d'Abomey et guide de région d'Abomey

Hounon Alexandre ADOHOUNKLA, médiateur culturel au musée historique d'Abomey et traducteur à Abomey

Lorentus HOUEDOTE, guide et expert de région d'Allada

Françoise HOUNTON, guide et expert de région de Dédomé

LES CONTEURS

AHOUANDJINOU DENOUHO Elisabeth

AZONHOUNOU Dossou

CAKPO AKE Lucien

DATONOU Philomène

GBADE SOSSOU Vodounon

GOHOUNGO Malenoussi

TOGBONON Colette

DIGNI Bertin

Petit Dent, l'enfant capricieux

Jadis, dans une contrée fertile où la terre offrait généreusement ses moissons à ceux qui la cultivaient avec ardeur, vivait un couple de paysans honnêtes et laborieux. Le Ciel les avait bénis de deux enfants : une fille et un garçon.

L'aînée se nommait Sarah, jeune enfant d'une douceur rare ; le cadet, que tous appelaient Petit Dent, possédait déjà un tempérament singulier.

La famille tirait sa subsistance des travaux des champs. Elle cultivait l'igname, le maïs, le mil, ainsi que d'autres céréales qui assuraient son quotidien. Elle produisait également de l'huile de palme, fruit d'un labeur constant et d'une vie simple, mais digne.

Cependant, le bonheur des jours paisibles ne saurait toujours défier les caprices du sort.

Au fil des années, le père fut frappé par un mal cruel qui affaiblit peu à peu son corps. Sentant sa fin approcher, il fit appeler Sarah à son chevet et, d'une voix déjà assombrie par l'ombre de la mort, lui adressa ces paroles solennelles :

— Prends soin de ton petit frère et veille à ce que jamais mon absence ne lui arrache des larmes.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il rendit son dernier souffle. Dès lors, la mère demeura seule pour élever ses deux enfants. Avec une tendresse infinie, elle subvint à leurs besoins et les entoura de toute l'affection dont son cœur était capable. Mais le destin, inexorable, la rappela à son tour, laissant Sarah et Petit Dent seuls au monde.

Ainsi commencèrent pour les deux orphelins les jours d'épreuve.

Fidèle à la promesse faite à son père, Sarah se dévoua entièrement à son jeune frère. Elle veillait sur lui avec une patience admirable et s'efforçait de satisfaire ses moindres désirs afin qu'aucune larme ne vînt troubler son visage. Mais, Petit Dent était un enfant d'une nature fantasque et profondément capricieuse. Chaque jour, il réclamait quelque mets, quelque jeu ou quelque fantaisie nouvelle, et sa sœur, par amour autant que par devoir, se soumettait à toutes ses volontés.

Un jour, l'enfant exprima le désir d'incendier les greniers où étaient conservés le maïs et le mil.

Sarah s'efforça de l'en détourner :

— Si tu fais cela, nous serons livrés à la famine.

Mais devant son refus, Petit Dent éclata en sanglots. Incapable de supporter ses pleurs, elle céda. L'enfant mit alors le feu aux greniers, et toutes les réserves de la maison furent réduites en cendres.

Quelque temps plus tard, Petit Dent exprima l'envie de manger des beignets de haricots. Sarah, toujours soucieuse de le satisfaire, se hâta de les préparer. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage. Les beignets frémissaient déjà dans l'huile chaude lorsque Petit Dent déclara vouloir y jeter du sable. Sarah s'y opposa fermement. Alors, comme à son habitude, il se mit à pleurer. Ne pouvant supporter ses larmes, elle fut contrainte de le laisser faire. Le sable se mêla à l'huile, et les beignets furent irrémédiablement gâchés.

Ainsi, par les caprices de Petit Dent, la maison sombra peu à peu dans la disette.

La famine s'installa, et les deux enfants passaient souvent leurs nuits le ventre vide. Ne pouvant plus demeurer dans ce lieu de misère, Sarah prit son frère sur son dos et se mit en route vers l'inconnu. Ils marchèrent durant de longs jours et de longues nuits, à travers sentiers, buissons, monts et vallées, jusqu'à parvenir à un royaume lointain.

Le roi, touché par leur détresse, leur accorda l'hospitalité et les recueillit au palais comme s'ils eussent été ses propres enfants. Cependant, Petit Dent ne se départit point de sa nature.

Un jour, alors qu'il jouait avec l'un des jeunes princes, il dit à sa sœur :

— Je veux lui mettre les doigts dans l'œil.

Épuisée par tant d'excès, Sarah répondit avec lassitude :

— Fais comme il te plaira.

Aussitôt, Petit Dent enfonça violemment ses doigts dans l'œil gauche du jeune prince, qui en perdit l'usage.

Sarah, saisie d'effroi, comprit aussitôt qu'ils ne pouvaient plus rester en ce lieu. Profitant d'un instant d'inattention des gardes, elle s'enfuit du palais avec son frère.

Lorsque le roi revint d'une longue expédition et découvrit le malheur qui avait frappé son fils, sa colère fut immense. Il lança ses gardes à la poursuite des fugitifs, mais ceux-ci avaient déjà gagné des terres lointaines. Au cours de leur errance, un aigle majestueux consentit à les porter sous ses ailes jusqu'à une contrée éloignée.

Avant de prendre son envol, l'oiseau leur recommanda expressément de ne point toucher à sa queue.

Mais Petit Dent, fidèle à lui-même, désobéit et tira sur les plumes de l'aigle. Irrité, celui-ci les laissa choir en pleine nature. Malgré cette nouvelle épreuve, Sarah et son frère poursuivirent leur route jusqu'à trouver refuge chez une vieille femme qui leur ouvrit généreusement sa demeure.

Or, cette contrée vivait sous la terreur d'un dragon redoutable qui empêchait les habitants de goûter au repos.

Un soir, Petit Dent annonça qu'il dormirait au clair de lune. La vieille femme et Sarah, épouvantées, le supplièrent d'y renoncer. Mais l'enfant demeura inflexible. Cette nuit-là, contre toute attente, il affronta le dragon et parvint à l'occire. À l'aube, la nouvelle se répandit dans toute la contrée, emplissant le peuple d'une joie immense.

Le roi fit aussitôt conduire Petit Dent au palais. Ébloui par son courage, il le combla d'honneurs et, avec le temps, le désigna comme héritier de son trône. Celui dont les caprices avaient causé tant de malheurs devint, par un mystérieux dessein du destin, le sauveur d'un royaume tout entier.

C'est depuis ce jour que les anciens disent : le destin se plaît parfois à élever ceux que leurs défauts semblaient vouer à la perte.

Yogbo¹ le Glouton

Il y a fort longtemps, dans un vaste royaume gouverné par un roi puissant et respecté, dont la sagesse égalait la puissance, vivait un homme nommé Yogbo, dont la gloutonnerie et la ruse étaient connues de tous.

Un jour, il se présenta devant le souverain s'inclinant avec une assurance presque insolente et lui dit avec aplomb :

— Sa Majesté, daignez me concéder deux cauris, et je vous rapporterai des hommes. Le roi, surpris par une telle déclaration, le considéra longuement avant de répondre :

— Comment une telle chose serait-elle possible ?

Mais, piqué par la curiosité, il lui remit tout de même les deux cauris qui, en ce temps ancien, constituaient une monnaie d'échange précieuse. Yogbo quitta aussitôt le palais et s'engagea sur les chemins du royaume.

Sur sa route, il rencontra une marchande de poissons. Avec un calme trompeur, il lui remit les deux cauris, puis, profitant d'un moment d'inattention, s'empara de ses poissons et s'enfuit.

La femme, outrée, s'écria :

— Reviens donc prendre tes cauris et rends-moi mes poissons !

Mais Yogbo, imperturbable, poursuivit sa route sans le moindre égard pour ses clameurs.

Poursuivant son chemin, il croisa plus loin une vendeuse d'arachides. Feignant la courtoisie, il lui confia les poissons qu'il venait de dérober, puis s'empara de ses arachides avec une célérité déconcertante avant de s'enfuir.

La pauvre femme se mit, elle aussi, à crier de toutes ses forces :

— Reviens prendre tes poissons et rends-moi mes arachides !

Mais déjà Yogbo s'éloignait au loin, sourd à ses lamentations.

Continuant son périple, il arriva près d'un champ où un cultivateur, courbé sous le soleil, sarclait la terre avec ardeur. Voyant les arachides que portait Yogbo, l'homme, tenaillé par la faim, s'en saisit aussitôt. Sans perdre un instant, Yogbo saisit la houe du paysan et s'enfuit de nouveau.

Plus loin, il aperçut un homme perché sur un palmier, occupé à détacher des noix de palme. Yogbo s'arrêta au pied de l'arbre et lui tendit la houe.

— Prends cette houe, elle facilitera ta tâche, lui lança Yogbo.

¹ Personnage farceur et rusé des contes fon.

L'homme s'en servit pour faire tomber un imposant régime de noix de palme. Aussitôt, Yogbo s'en empara et repartit en courant.

Du haut du palmier, l'homme se mit à hurler :

— Rends-moi mes noix et reprends ta houe !

Mais Yogbo poursuivit sa course sans même tourner la tête.

Chemin faisant, il rencontra ensuite des fossoyeurs qui creusaient une sépulture pour y ensevelir un mort. Il leur offrit quelques noix de palme, et, profitant de leur distraction, il s'empara du corps sans vie et s'enfuit avec lui.

Plus tard, la nuit commençant à tomber, Yogbo arriva chez des hommes généreux qui lui offrirent l'hospitalité. Il déposa le corps dans une chambre et leur expliqua :

— C'est un homme ivre que j'ai porté jusque-là. Laissez-le dormir.

Ses hôtes lui servirent à manger et à boire avec bienveillance.

Au bout d'un moment, ils lui dirent :

— Ne conviendrait-il pas de réveiller aussi ton compagnon afin qu'il partage le repas ?

Yogbo répondit d'un ton assuré :

— S'il ne se réveille pas, frappez-le un peu ; il finira bien par ouvrir les yeux.

Les hommes, croyant n'avoir affaire qu'à un ivrogne profondément assoupi, entrèrent dans la chambre et tentèrent de le réveiller. Comme le corps restait immobile, ils le secouèrent, puis le battirent, ignorant qu'il s'agissait déjà d'un mort.

C'est alors que Yogbo entra brusquement dans la pièce et s'exclama avec une indignation savamment feinte :

— Malheureux ! Que venez-vous de commettre ? Vous venez d'ôter la vie à un homme ! J'exige qu'un des vôtres le remplace et me suive au palais.

Une violente altercation s'ensuivit.

Mais Yogbo, jouant de leur peur, les menaça :

— Si vous refusez, je porterai l'affaire devant le roi, et vous répondrez de cet acte devant sa justice.

Les hommes, terrifiés à l'idée d'être conduits devant le souverain, consentirent à laisser partir l'un des leurs. Ainsi Yogbo regagna le palais, accompagné d'un homme.

S'inclinant devant le roi, il déclara avec fierté :

— Sa Majesté, voici l'homme que j'ai obtenu grâce aux deux cauris que vous m'avez donnés.

Le roi demeura longtemps silencieux, partagé entre la stupeur et l'admiration devant tant de ruse.

L'intelligence dépourvue de vertu n'est qu'une ruse qui finit par déshonorer celui qui s'en prévaut.

Kossi, le garçon roi

Il était une fois, dans un modeste village, un jeune garçon qui vivait auprès de ses parents.

À sa naissance, il avait reçu le nom de Kossi.

Cependant, parvenu à l'âge de la raison, il manifesta un refus catégorique de ce nom. Il s'obstinait à ne point répondre lorsqu'on l'interpellait ainsi. Il s'était lui-même attribué une appellation qu'il jugeait plus conforme à son estime de soi : N'tounnouhouaxosu, signifiant « Je suis plus intelligent que le roi ». C'est sous cette désignation qu'il exigeait désormais d'être reconnu.

Ce nom, d'abord circonscrit aux limites du village, acquit peu à peu une certaine renommée, jusqu'à parvenir aux oreilles du souverain. Intrigué et quelque peu offusqué, le roi ordonna que le jeune garçon fût conduit en sa présence.

— Quel est ton nom ? interrogea le monarque.

— Je suis N'tounnouhouaxosu, répondit-il avec assurance, c'est-à-dire : « Je suis plus intelligent que le roi ».

Froissé dans sa dignité, le roi résolut de le soumettre à une épreuve destinée à éprouver son prétendu génie. Il lui remit un mouton, en lui ordonnant de l'élever afin d'en obtenir une descendance qui serait ultérieurement partagée entre eux deux.

Mais le souverain savait pertinemment qu'un tel dessein relevait de l'impossible. Son intention cachée était de contraindre le jeune garçon à l'échec, afin de lui infliger la mort.

Le jeune garçon accepta la tâche et regagna son domicile. Longtemps, il méditait sur cette mission absurde, sans qu'aucune solution ne lui apparût.

Un jour, une idée singulière germa en son esprit : il résolut d'abattre l'arbre sous l'ombre duquel le roi aimait à se reposer.

Dès l'aube, muni d'une hache, il se mit à l'ouvrage. Les passants tentèrent de le dissuader, lui rappelant la colère redoutable du souverain, mais il demeura inflexible.

Informé de cette entreprise, le roi se rendit sur les lieux et l'interpella :

— Jeune homme, pour quelle raison veux-tu abattre cet arbre ?

— Majesté, répondit-il avec gravité, mon père est enceinte et parvient au terme de sa grossesse. Je cherche du bois afin de préparer les fagots nécessaires à la cérémonie de naissance.

Le roi éclata d'un rire moqueur.

— As-tu jamais vu un homme concevoir et enfanter ?

— Justement, Majesté, répliqua le jeune garçon avec finesse, vous admettez donc qu'un mouton ne saurait engendrer seul. Pourquoi alors m'en avez-vous confié un dans l'espoir d'une descendance ?

Le roi comprit alors la portée de la ruse. Le jeune garçon venait de retourner contre lui son propre raisonnement, renvoyer son absurdité avec intelligence. Humilié, sans reconnaître sa défaite, mais profondément impressionné, le souverain décida de lui imposer une nouvelle épreuve.

Il lui remit trois Calebasses vides, qu'il devait rapporter remplies dans un délai imparti, sans toutefois lui préciser la nature de leur contenu, affirmant seulement qu'elles devaient contenir ce que le roi aurait souhaité sans jamais l'avoir explicitement formulé.

Le jeune homme s'en alla, inquiet et perplexe. Le temps s'écoulait, et aucune solution ne lui apparaissait. Accablé, il se rendit en brousse, où il abattit plusieurs oiseaux, dont il recueillit les plumes afin de se confectionner un déguisement. Revêtu de cette parure, il s'éleva dans les airs et vint se poser au sommet du palais, tel un oiseau d'une espèce inconnue.

La cour tout entière fut saisie d'étonnement. Le roi lui-même sortit pour contempler cet être mystérieux. Au sein de la foule, la mère du jeune garçon s'exclama :

— Majesté, si mon fils n'était point parti en aventure, il aurait sans nul doute trouvé le nom de cet oiseau, tant son esprit est perspicace.

Le roi ricana :

— Ton fils, dis-tu ? Celui à qui j'ai confié trois Calebasses à remplir — l'une de kaolin, l'autre d'argile et la dernière d'or — et qui n'est jamais revenu ? Voilà donc ton prétendu génie !

Ce disant, il ignorait qu'il venait de révéler, sans s'en apercevoir, la solution de l'épreuve.

Du haut du palais, le jeune garçon, dissimulé sous son déguisement, entendit ces paroles. Il s'envola aussitôt et disparut.

Il remplit alors les trois Calebasses conformément aux indications involontairement livrées par le roi : l'une de kaolin, l'autre d'argile, la dernière d'or.

À l'échéance fixée, il revint au palais et présenta les Calebasses dûment remplies.

Le roi, stupéfait, demeura un instant hébété. Convaincu de son triomphe initial, il avait déjà préparé l'exécution du jeune homme. Mais celui-ci avait, une fois encore, brillamment réussi l'épreuve. Vaincu par l'évidence, le souverain abdiqua son orgueil. Il intronisa le jeune homme à sa place, lui conférant les honneurs et prérogatives attachés à la royauté.

Par son intelligence et sa ruse, N'tounnouhouaxosu fut élevé au rang de roi.

Les anciens disent depuis ce jour, l'intelligence véritable ne réside ni dans l'orgueil ni dans la provocation, mais dans la capacité à observer, réfléchir et transformer les épreuves en opportunités. Celui qui cherche à humilier autrui finit

souvent prisonnier de sa propre ruse, tandis que l'esprit vif et perspicace triomphe sans violence, par la seule force de la raison.

Le Troisième des triplés et la femme acariâtre

Mon conte roule, roule, franchit plaines et forêts, traverse villages et royaumes, avant de venir se poser sur l'histoire singulière de trois enfants nés sous la même étoile, au même souffle du destin : des triplés.

Parmi eux, le troisième à voir la lumière du jour se distingua, dès son plus jeune âge, par une aura mystérieuse. Les anciens disaient que les signes de sa grandeur étaient inscrits sur son front avant même sa naissance. En grandissant, il devint un grand prêtre du Fa, homme redouté autant que respecté, dépositaire des secrets invisibles que le commun des mortels ne saurait sonder. Il connaissait le langage silencieux des plantes, savait discerner, dans chaque feuille, chaque écorce et chaque racine, la vertu cachée que les esprits y avaient déposée. Par son savoir, il guérissait les malades, soulageait les souffrances et rendait l'espérance aux familles accablées. Son nom se répandit de contrée en contrée, si bien que des foules venaient à lui, portant leurs maux, leurs peines et leurs prières.

Un jour, alors que les trois frères se tenaient ensemble sous l'ombre bienveillante d'un grand arbre, conversant des choses du monde et de celles de l'invisible, une apparition bouleversa le calme de l'instant. Surgit alors devant eux une femme d'une beauté si éclatante qu'elle semblait avoir été façonnée par le feu du soleil et la douceur de la lune. Son visage rayonnait d'une lumière presque surnaturelle ; ses yeux, profonds comme les eaux anciennes, semblaient receler des secrets insondables.

D'une voix à la fois suave et impérieuse, elle leur adressa ces paroles :
— Celui d'entre vous qui saura danser, passer entre mes pieds et émouvoir mon âme, celui-là deviendra mon époux.

À ces mots, elle s'assit avec majesté, allongeant devant elle ses jambes longues et gracieuses, comme si elle présidait à une épreuve ordonnée par les puissances du destin.

Le premier des triplés s'avança avec assurance. Il se mit à danser avec vigueur, multipliant les pas et les figures, puis passa entre les pieds de la mystérieuse femme. Mais son cœur demeura de marbre ; aucune émotion ne l'effleura.

Le deuxième, refusant d'être en reste, s'avança à son tour. Sa danse fut souple, vive et harmonieuse ; cependant, elle laissa la femme tout aussi indifférente.

Enfin, le troisième frère, le grand prêtre du Fa, se leva dans un silence presque sacré. Il ne dansa pas avec la seule grâce du corps, mais avec la profondeur de l'âme.

Chacun de ses mouvements semblait répondre à une musique que seuls les esprits pouvaient entendre. Il s'approcha lentement, puis vint s'incliner à ses pieds avec une noblesse empreinte de mystère. Alors, la femme, qui possédait elle aussi des pouvoirs occultes, sentit naître en elle une force étrange, une communion secrète entre leurs êtres. Convaincue que le destin les liait, elle accepta de devenir son épouse.

Le grand prêtre vivait dans une demeure où rien n'était laissé au hasard. Sa chambre était entourée de quarante et une statuettes sacrées, gardiennes silencieuses investies de forces protectrices. Elles étaient disposées avec une précision rituelle, chacune représentant une puissance invisible veillant sur sa vie.

Dans sa salle d'eau se trouvait une immense jarre contenant une potion sacrée au fond de laquelle reposait un fétiche protecteur. Avant chaque déplacement, avant chaque voyage ou chaque décision importante, le prêtre venait consulter cet objet sacré. Si le fétiche troublait la potion ou semblait en rejeter le contenu, cela annonçait le danger ; mais si l'eau jaillissait claire et limpide, alors la route lui serait favorable.

Cependant, sous les apparences de l'épouse parfaite, la femme cachait une nature obscure. Chaque nuit, lorsque le sommeil étendait son voile sur la maison, elle révélait sa véritable essence. Tandis que le prêtre reposait, elle crachait un feu invisible dans ses cheveux, espérant consumer sa force vitale. Mais les quarante et une statuettes, gardiennes vigilantes, déployaient leur puissance et étouffaient les assauts de cette femme maléfique.

Irritée de voir ses entreprises constamment déjouées, elle résolut de passer à une ruse plus redoutable encore.

Un matin, feignant la douceur et la sollicitude, elle demanda à son mari de l'accompagner dans la brousse afin d'y cueillir des feuilles destinées à la préparation de l'akassa. Le prêtre, dans sa bonté et son devoir d'époux protecteur, accepta, sans soupçonner le piège qui lui était tendu, bien qu'il prît soin d'emporter avec lui une part de ses pouvoirs.

À peine furent-ils entrés dans l'épaisseur de la brousse que la femme se métamorphosa. Son visage se durcit, ses yeux flamboyèrent d'une lueur sinistre, et elle se rua sur lui avec une violence effroyable. Tour à tour, elle prit la forme d'un insecte venimeux, d'un serpent aux crocs mortels, puis d'une bête féroce avide de sang.

Le grand prêtre opposa à cette furie la puissance de ses incantations. Sa voix s'éleva dans l'air, grave et solennelle, invoquant les forces ancestrales. Le combat

entre les deux puissances fut d'une intensité terrible. La terre elle-même semblait trembler sous la violence de leur affrontement.

Mais à mesure que le combat se prolongeait, le prêtre sentait ses forces décliner. Les pouvoirs qu'il avait emportés avec lui s'épuisaient, et la femme gagnait du terrain.

C'est alors que, dans la demeure restée silencieuse, le fétiche protecteur perçut le péril qui menaçait son maître. Aussitôt, il anima les quarante et une statuettes sacrées, qui s'élancèrent, portées par les vents invisibles, à travers la brousse.

Elles surgirent autour du prêtre comme une armée venue du monde des esprits. Ensemble, elles affrontèrent la femme aux pouvoirs obscurs et, après un combat acharné, finirent par la terrasser.

Ainsi le grand prêtre du Fa fut-il sauvé d'une mort certaine. Sans la sagesse de ses protections mystiques et la fidélité de ses gardiennes sacrées, il aurait sans nul doute péri sous les assauts de cette épouse trompeuse.

Leçon de morale : la sagesse commande de ne jamais se fier aux seules apparences, car ce qui brille aux yeux peut parfois cacher l'ombre la plus funeste.

Gbossanoukouin et la parole sacrée

Il y a longtemps, Gbossanoukouin errait à travers les terres, portant sur lui une modeste hutte de paille, comme si son existence même refusait de se fixer.

Un jour, pris d'une résolution intérieure, il conçut le projet de bâtir une demeure stable et d'y établir enfin son foyer définitivement. Il s'enfonça au cœur de la brousse, choisit un espace vierge, et entreprit de le défricher avec méthode et persévérance.

Il commença à débroussailler l'espace choisi. Il y travailla jusqu'à la tombée de la nuit, puis, comme à son habitude, repartit avec sa petite maison pour aller dormir ailleurs.

Le lendemain, lorsqu'il revint poursuivre son ouvrage, il demeura saisi d'étonnement : toute la parcelle avait été entièrement débroussaillée, comme si une main invisible avait devancé ses efforts. Aucune trace de présence humaine ne s'y lisait.

— Qui donc œuvre dans l'ombre à mes côtés ? s'interrogea-t-il, troublé.

Le jour suivant, il se mit à arracher les arbustes. Mais à son retour, il constata qu'ils avaient tous été déracinés. Étonné, il resta perplexe.

Il décida ensuite de chercher du bois pour la construction. Le lendemain, il retrouva sur place une quantité suffisante de bois soigneusement disposée. Il alla chercher des pailles ; à son retour, il découvrit également tout le matériel nécessaire pour la toiture.

Chaque jour, le même phénomène se reproduisait, sans qu'il n'aperçoive jamais personne.

Un jour, il creusa les fondations et planta un premier poteau. Lorsqu'il revint plus tard, il découvrit, stupéfait, que la maison était entièrement achevée, avec portes et fenêtres parfaitement installées.

Troublé par ce mystère, il décida d'aller consulter le Fa afin d'obtenir des réponses sur ce phénomène qui dépassait les lois ordinaires du monde. Le Fa lui révéla que des forces hostiles convoitaient sa vie. Avant d'habiter cette maison, il devait accomplir un rituel de protection.

Gbossanoukouin s'exécuta avec soin, suivant toutes les prescriptions, sans omission ni ajout du Bokonon², prêtre du Fa. Lorsque le rite fut achevé, le prêtre lui déclara :

— Ceux qui t'assistent dans l'invisible se révéleront à toi. Mais prends garde : chaque fois que tu voudras les voir, tu devras prononcer cette incantation : « Rien n'échappe à l'œil hors du commun ; tout ce qu'il voit lui appartient. Je veux vous voir. » Mais sache-le : à chaque fois que tu prononceras ces paroles, une vie ennemie sera alors retranchée.

Gbossanoukouin intégra alors sa nouvelle demeure.

Peu de temps après, une panthère et un lion se présentèrent à lui. Il leur offrit l'hospitalité. Touchés par son accueil, ils refusèrent de repartir et décidèrent de vivre avec lui. Ensemble, ils partageaient les fruits de leurs chasses.

Mais un jour, le lion et la panthère exigèrent qu'il parte seul à la chasse afin de rapporter du gibier. Ils restaient alors à la maison pendant qu'il partait.

Chaque fois qu'il prononçait la formule sacrée, une proie tombait mystérieusement dans la brousse. Il revenait toujours les mains pleines. Cela intriguait profondément ses compagnons. Un jour, ils décidèrent de le suivre en secret. Ils découvrirent alors que, dès qu'il prononçait l'incantation, les animaux s'effondraient comme frappés par une force invisible.

De retour, la panthère et le lion se concertèrent. Méfiants et envieux, ils décidèrent de se retourner contre lui. Mais au moment où ils s'apprêtaient à l'attaquer, Gbossanoukouin prononça de nouveau l'incantation sacrée. Le lion et la panthère s'effondrèrent aussitôt, foudroyés par la puissance des mots.

Gbossanoukouin demeura seul, longtemps, dans l'immensité silencieuse de la brousse.

² Prêtre du Vodun et intermédiaire du Fa. Il interprète les signes et les messages reçus du Fa au cours des cérémonies et les transmet à la personne venue consulter.

La Perdrix, la fourmi et la vipère

Il était une fois une perdrix qui vivait paisiblement au cœur de la savane. Elle venait de pondre de précieux œufs, promesses de vie et d'avenir, qu'elle couvait avec tendresse, attendant le jour de leur éclosion. Mais un matin, tenaillée par la faim, elle se résolut à quitter momentanément son nid pour chercher de quoi se nourrir. Le cœur inquiet, elle s'éloigna en hâte, espérant revenir avant que le danger ne rôde.

À son retour, une scène terrible s'offrit à elle : une vipère s'était glissée dans son nid et s'était enroulée autour de ses œufs, prête à défendre sa nouvelle conquête. La perdrix comprit aussitôt que sa vie était en péril. Entre ses œufs et sa propre survie, le choix était cruel. Terrifiée, elle prit la fuite.

En chemin, elle rencontra Awasagbé, l'écureuil, et, la voix tremblante, lui exposa sa détresse en chantant :

*Agbé é, wa yi kpɔn azin lɔ,
A tɔ é vi agbé wa yi kpɔn azé lɔ,
Azin cé oun dodo ganji
Bɔ núxanú gɔndɔn wa yi ci azin ji,
Nyɛn vɛ sin azin nǎ kpɔn nú mi wɛ dé sin,
Nú nyɔn nú akɔdé, akɔ nɔ biɔ,
Nyɔnnú xógo asútɔn wɛ nyi vodun,
E nyɔn nú wé, é nyɔn nú wé, asú é Vodun,
E nyɔn nú hwi lɔ,
Séségli, séséglisé.*

Touché par ses paroles, l'écureuil accepta de l'accompagner. Mais dès qu'il aperçut la vipère, immobile et menaçante sur les œufs, la peur le saisit. Sans demander son reste, il prit la fuite, abandonnant la perdrix à son désarroi.

Le cœur lourd, la perdrix poursuivit son chemin. Elle rencontra ensuite le rat palmiste, à qui elle confia à son tour son malheur. Celui-ci accepta de l'aider, mais lorsqu'il vit la vipère, il fut lui aussi pris de panique et s'enfuit à toutes jambes.

Ainsi, la perdrix erra, allant de rencontre en rencontre, mais ne récoltant que déceptions et abandons. Son espoir s'amenuisait à mesure que grandissait son désespoir.

Finalement, elle croisa la route d'une fourmi. Petite et discrète, celle-ci écouta attentivement son récit. Sans hésiter, elle promit son aide. Très vite, la fourmi rassembla les siennes. En une armée disciplinée, elles se mirent en marche vers le nid. À leur arrivée, elles envahirent la vipère, se glissant sur son corps, la piquant

sans relâche. Incapable de supporter cette attaque incessante, la vipère finit par céder. Elle se déroula précipitamment et s'enfuit, abandonnant les œufs derrière elle.

La perdrix, émue et reconnaissante, reprit possession de son nid. Quelques jours plus tard, les œufs éclosirent, donnant naissance à de petits perdrix pleins de vie.

C'est depuis ce jour que les anciens disent : il ne faut jamais sous-estimer les plus petits. Là où les puissants hésitent ou fuient, les humbles, unis et déterminés, accomplissent. Ce n'est pas la taille qui fait la force, mais le courage et l'union des cœurs.

Le Marché des ombres

Mon conte roule, roule, et vient à tomber sur un orphelin. Son défunt père, fut un pêcheur qui ramenait autrefois des poissons qu'il vendait au marché, tandis que sa mère était une modeste commerçante.

En ces temps anciens, existait un marché singulier que l'on appelait « Ku-xi », le marché de la mort. On disait que des esprits le fréquentaient, invisibles aux yeux des vivants, mais dont la présence se révélait par l'animation étrange des étals, comme si la vie et l'au-delà s'y croisaient discrètement.

L'orphelin avait pris l'habitude de s'y rendre. Il y dérobait, à l'insu de tous, des morceaux de viande qu'il rapportait chez lui et dont il se régala. À chacune de ses expéditions, il éveillait la curiosité de Torgboryè, qui s'interrogeait sur l'origine de ces viandes.

Un jour, n'y tenant plus, Torgboryè l'interpella :
— Jeune orphelin, d'où tires-tu donc ces viandes que tu ramènes et dont tu te délectes ? J'aimerais t'accompagner pour comprendre ton secret.

L'orphelin accepta. Ensemble, ils se rendirent au marché et se cachèrent dans le feuillage d'un grand arbre situé non loin des lieux, attendant le moment propice pour agir.

Au marché de Ku-xi, les esprits venaient commercer avant qu'un maître des lieux, chargé du monde des morts, ne clôturât les activités. Une fois le marché clos, chacun disparaissait, abandonnant marchandises et denrées jusqu'au cycle suivant.

Les deux compagnons attendaient, silencieux, observant ce monde étrange. Lorsque Torgboryè aperçut le maître des esprits, nommé Atagban, il murmura son nom avec insistance. Mais l'orphelin, inquiet, lui intima l'ordre de se taire, de peur d'attirer un malheur.

Lorsque les esprits eurent quitté les lieux, laissant derrière eux viandes et biens, l'orphelin et Torgboryè descendirent de leur cachette. Ils se servirent abondamment en morceaux de viande.

Toutefois, Torgboryè, avide, dominé par la convoitise, aperçut une grandealebasse remplie de richesses. En voulant s'en emparer, ses mains, puis ses pieds, se retrouvèrent aussitôt collés à l'objet. Il devint immobile, incapable du moindre mouvement.

Il advint qu'après le départ des esprits, des bêtes féroces rôdaient parfois dans le marché afin de se nourrir des restes abandonnés. Ce jour-là, un lion s'approcha et

aperçut Torgboryè prisonnier de la calebasse. Pris de pitié et de compassion, il s'approcha pour l'aider. Mais à son tour, il fut lui aussi immédiatement enchaîné par la même force invisible et demeura collé. Tous deux restèrent ainsi captifs. Dans son désespoir, Torgboryè formula un vœu à la calebasse :

— Laisse-moi partir, et retiens le lion à ma place !

Il répéta ces paroles à plusieurs reprises, dans une plainte persistante. Finalement, il parvint à se libérer. Saisi de frayeur, il s'enfuit et se réfugia dans l'ancre du lion, où reposaient des proies déjà tuées. Affamé, il s'en nourrit sans retenue.

Pendant ce temps, le lion, lui aussi délivré de justesse, regagna sa tanière. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver Torgboryè. Fou de rage, il s'apprêta à le dévorer. Mais Torgboryè, tremblant, le supplia :

— Épargne-moi. Laisse-moi grimper sur cet arbre. Je me jetterai de son sommet et mourrai ; tu pourras alors me consommer sans effort.

Le lion, trompé par ces paroles, consentit. Torgboryè grimpa sur l'arbre et, parvenu au sommet, se mit à crier de toutes ses forces, à l'aide. Ses cris alertèrent des chasseurs qui passaient non loin. Ceux-ci accoururent immédiatement et, voyant le lion menaçant, l'abattirent sans hésiter.

Ainsi s'acheva cette étrange aventure née du marché des ombres.

Leçon morale

La cupidité et la curiosité irréfléchie conduisent souvent l'homme à sa perte.

Yogbo le Glouton et les eaux de la ruse

Mon conte s'élève au-dessus de la savane, franchit les territoires des bêtes sauvages, effleure les cimes des arbres, puis vient se poser sur Yogbo, le glouton.

Yogbo était d'une nature insatiable : jamais il ne se rassasiait, comme si la faim avait élu domicile en lui de manière permanente.

Un jour, sous l'ombre d'un grand arbre, il aperçut un vautour qui se nourrissait de noix de palme. L'oiseau en laissait choir des fragments, dont Yogbo se contentait avec avidité. Séduit par cette abondance, il s'enhardit et demanda au vautour de le conduire jusqu'au lieu où se trouvaient ces palmiers chargés de fruits.

Le vautour l'observa et répondit avec calme :

— Yogbo, tu n'as point d'ailes comme moi. Sans elles, il m'est impossible de t'y conduire.

Déçu, mais non résigné, Yogbo regagna son domicile et consulta le Fa. Grâce aux enseignements reçus, il obtint des ailes magiques qui lui permirent de s'élever dans les airs.

Quelques jours plus tard, il retrouva le vautour, et ensemble ils gagnèrent la palmeraie. Yogbo portait un grand sac dans lequel il entassait les noix de palme qu'il arrachait aux arbres. Il sautait de branche en branche, dominé par son insatiable gourmandise. Lorsque son sac fut plein, le vautour lui conseilla de rebrousser chemin. Mais Yogbo, emporté par son avidité, poursuivit sa quête de fruits. C'est alors que, dans un excès d'élan, il perdit l'une de ses ailes.

Déséquilibré, il laissa tomber son sac et chuta dans un lac tout proche, habité par des crocodiles. Par une ruse habile, Yogbo parvint néanmoins à se tirer de ce péril. Il s'adressa à la mère des crocodiles et lui fit croire qu'il était initié à un rituel de circoncision destiné à ses petits. Il lui demanda de rassembler ses enfants dans une case souterraine du lac, tout en exigeant qu'on lui apporte abondamment nourriture durant l'opération. La mère crocodile, confiante, acquiesça.

Mais dans cette case, Yogbo n'accomplit nullement le rituel annoncé : il trompa la vigilance des siens et dévora les petits crocodiles au fil des jours, jusqu'au dernier. Son forfait accompli, il sortit, referma la case derrière lui, puis demanda à la mère crocodile de le ramener jusqu'à la rive, en lui recommandant d'ouvrir la case trois jours plus tard, le temps de la prétendue convalescence.

La mère crocodile l'accompagna jusqu'au rivage. Mais lorsqu'elle revint ouvrir la case, elle découvrit avec horreur la vérité : ses enfants avaient tous été dévorés.

Furieuse, elle se lança à la poursuite de Yogbo et le retrouva juché sur un arbre. Elle tenta en vain de l'atteindre, ne pouvant y grimper. Dans sa rage, ses cris attirèrent l'attention de pêcheurs des environs, qui, alertés, intervinrent et mirent fin à la menace qu'elle représentait.

Ainsi s'achève l'histoire de Yogbo, le glouton : un être dont la ruse fut grande, mais dont l'avidité finit par le conduire au seuil du péril.

Le Lion et la mouche

Il y a bien longtemps, à l'époque où les hommes et les animaux vivaient encore ensemble sous la même loi, régnait un roi sage et respecté. Son royaume était vaste, paisible, et nul n'osait troubler l'ordre qu'il y faisait régner.

Un jour, tandis que le roi se reposait paisiblement dans son hamac, à l'ombre d'un grand arbre, une violente dispute éclata entre le lion, roi des animaux, et une simple mouche. La mouche, d'une voix hardie, lança au lion :

— Je peux te tuer.

Le lion éclata d'un rire méprisant.

— Toi ? me tuer ? Petite créature sans force, tu ne m'inspires que de la pitié.

Piquée dans son orgueil, la mouche insista. Les éclats de voix devinrent si vifs que le différend fut porté devant le roi.

Après avoir écouté les deux adversaires, le souverain déclara :

— Puisque chacun prétend avoir raison, je vous mets au défi. Que le plus fort triomphe.

À ces mots, le combat commença. La mouche, rusée, tourna un instant autour du lion, puis, profitant d'un moment d'inattention, s'engouffra brusquement dans ses narines.

Le lion, aussitôt pris de panique, se débattit avec violence. Il rugit, secoua la tête, se roula au sol, puis se mit à courir dans tous les sens pour chasser l'intruse qui le tourmentait.

Dans sa fureur, il alla jusqu'à se heurter aux troncs des arbres, espérant que le choc ferait sortir la mouche. Mais celle-ci demeurait à l'intérieur, l'agaçant sans relâche. Épuisé par ses efforts, blessé par les coups qu'il s'était lui-même infligés, le lion finit par succomber.

La petite mouche eut raison du puissant lion. La force brute ne vaut rien sans intelligence ; parfois, le plus petit triomphe du plus grand par la ruse et la persévérance.

La Poule et le bœuf

Il était une fois un roi riche et prospère, dont le royaume regorgeait de terres fertiles et d'animaux en abondance.

Parmi ces animaux vivaient une poule pondeuse et un bœuf robuste, tous deux réputés pour leur utilité, mais aussi pour leur caractère bien trempé.

Un jour, une querelle éclata entre eux. La poule, vive et orgueilleuse, soutenait qu'elle était capable de piétiner et de répandre les excréments du bœuf sans la moindre difficulté. Le bœuf, piqué au vif, lui rétorqua avec dédain qu'il ne se rabaisserait jamais à manipuler les déjections insignifiantes d'une simple poule. La dispute prit de l'ampleur, au point de troubler la quiétude du royaume.

Informé de ce tumulte, le roi fit appeler les deux animaux. Après les avoir écoutés, il décida de trancher leur différend en organisant une épreuve publique. Il convoqua alors tout le peuple afin d'assister à une compétition qui départagerait les deux protagonistes.

Le jour convenu, une foule immense se rassembla dans la grande cour. Le bœuf fut appelé en premier. Sous les regards attentifs, il laissa derrière lui une masse d'excréments imposante. La poule s'avança alors sans hésitation et, avec une aisance surprenante, se mit à les gratter et à les répandre sur le sol, comme elle l'avait affirmé.

Vint ensuite le tour de la poule. Elle fit à son tour ses besoins, mêlant ses déjections à son urine. Le roi se tourna alors vers le bœuf et lui demanda de faire de même : répandre ce que la poule avait laissé.

Le bœuf s'approcha, mais aussitôt, l'odeur âcre et pénétrante le saisit. Il tenta malgré tout de s'exécuter, mais son dégoût grandissant troubla ses mouvements. En voulant insister, il glissa, perdit l'équilibre et s'effondra lourdement. Sa chute fut fatale.

Ainsi, la poule remporta l'épreuve, sous les regards stupéfaits de l'assemblée.

C'est depuis ce jour que les anciens enseignent qu'il ne suffit pas de mépriser ce qui semble petit ou insignifiant pour en être supérieur. L'orgueil aveugle souvent, et chacun doit connaître ses limites avant de défier celles des autres.

La Chaîne de la peur dans le champ d'Agbon

Il était une fois, Agbon le cultivateur demanda au lézard, à la poule pondeuse, au faucon et à un chasseur de venir labourer son champ.

Le premier à s'y rendre fut le lézard. Malgré sa petitesse, il se mit aussitôt à l'ouvrage avec une ardeur remarquable, retournant la terre avec une étonnante diligence. Tandis qu'il s'affairait, il aperçut la poule pondeuse qui s'avavançait à son tour vers le champ. Pris de frayeur à l'idée d'être picoré, le lézard abandonna précipitamment son travail et alla se tapir dans les sillons fraîchement retournés.

Peu après, la poule entra à son tour dans le champ et se mit à labourer la terre avec zèle, y déployant une grande énergie. Mais alors qu'elle s'activait, elle aperçut au loin le faucon qui arrivait pour accomplir sa tâche. Saisie d'effroi à la pensée d'être dévorée, elle s'enfuit aussitôt pour aller se cacher.

Le faucon, à son tour, arriva dans le champ et se mit à travailler avec vigueur et enthousiasme. Sa daba traçait des sillons, tandis que le lézard et la poule demeuraient chacun tapis, guettant le moindre danger.

Cependant, le faucon aperçut bientôt le chasseur s'approcher, le fusil en bandoulière. Pris de panique, il interrompit brusquement son travail et s'enfuit à son tour pour se cacher. Dans sa course, il passa à proximité de la cachette du lézard, lequel, sentant sa présence, bondit et s'enfuit à son tour. Cette fuite inattendue alarma la poule, qui se mit à courir à son tour, poursuivie à la fois par la peur du lézard et par le faucon, lequel, dans un même élan, se mit également à la poursuivre.

Ainsi, les trois animaux s'engagèrent dans une course effrénée, chacun étant tour à tour chasseur et proie, sous le regard impassible du chasseur, qui les observait calmement, le fusil toujours à l'épaule.

Agbon, revenant au champ pour constater l'avancement des travaux, découvrit ce désordre et éclata de rire devant cette singulière comédie de peur et de poursuite.

Au terme de cette scène, le lézard ne put échapper à la poule, la poule ne put échapper au faucon, et le faucon, quant à lui, finit par succomber sous le feu du fusil du chasseur.

L'Enfant du palmier

Il était une fois, une vieille femme stérile, une femme à qui le destin n'avait jamais accordé la grâce de connaître la joie et la gloire de la maternité.

Un jour, elle se rendit à la palmeraie pour cueillir un régime de noix de palme bien mûr. Tandis qu'elle s'attelait à la tâche, elle formula un vœu silencieux au palmier. Elle souhaitait de tout son cœur que l'un de ses fruits pût se transformer en un enfant qu'elle adopterait et comblerait d'un amour maternel infini. Ce serait, pensait-elle, le plus grand bonheur de son existence.

Le palmier sembla entendre sa prière et exauça son vœu. Sous ses yeux émerveillés, un fruit du régime se transforma en un enfant. La vieille femme, bouleversée de joie, le prit tendrement dans ses bras et l'emmena avec elle jusqu'à sa maison.

À son arrivée au village, un cultivateur, apercevant l'enfant, demanda à la vieille femme de le lui prêter afin qu'il l'aidât dans ses travaux champêtres. La vieille femme accepta et confia l'enfant au cultivateur pour l'accompagner dans son champ.

Cependant, en plein midi, alors que le soleil dardait ses rayons brûlants sur la terre, l'enfant se mit peu à peu à fondre, jusqu'à se transformer entièrement en huile de palme rouge dans le champ.

Un perroquet, témoin de cette scène mystérieuse, s'envola aussitôt et alla se poser sur la branche d'un arbre. Là, il se mit à chanter à l'intention de la vieille femme :

*Nyɔnxónɔ, Nyɔnxónɔ,
O vi tɔ we zún amive lété
Aloε mā mɔn go vi dé nă ba dé mɛn
E da fɔ mɛn crú
Bo tɔ afɔmɛn wliwa*

En entendant le chant de l'oiseau, la vieille femme fut profondément intriguée. Le perroquet reprit sa chanson une seconde fois. Alors, saisie d'un pressentiment terrible, la vieille femme, abasourdie, se mit en route vers le champ du cultivateur.

Une fois sur place, elle découvrit avec horreur que son enfant avait fondu en huile rouge et que le cultivateur s'en régala, mangeant de l'igname trempée dans cette huile au beau milieu du champ.

La vieille femme réclama aussitôt son enfant. Mais le cultivateur lui répondit, d'un ton détaché, que l'enfant avait disparu du champ.

Le cœur brisé, la vieille femme rebroussa chemin et rentra chez elle, déçue et inconsolable.

Depuis ce jour, les anciens enseignent aux plus jeunes que l'on doit veiller avec soin sur les bénédictions que la vie nous accorde. L'enfant que l'on reçoit comme bénédiction doit être gardé comme un trésor, car le soleil de la négligence consume même les miracles.

Le Chasseur et ses deux épouses

Mon conte roule, roule, et tombe sur un redoutable chasseur.

Cet homme avait deux épouses. La première avait eu des enfants, tandis que la seconde n'en avait point. C'était un chasseur d'une habileté remarquable, infatigable qui ne revenait jamais bredouille de la brousse. Sa gibecière était toujours pleine de gibier, et il rapportait souvent de grosses prises qu'il allait vendre au marché. Sa renommée dépassait les frontières du village tant il excellait dans l'art de la chasse.

Au fil du temps, le chasseur se prit d'une affection particulière pour sa seconde épouse, au point de la préférer à la première. C'était désormais à elle qu'il confiait ses butins afin qu'elle les vende. Peu à peu, toute son admiration et toute sa confiance se tournèrent vers cette femme, au détriment de l'autre. Son attachement pour elle surpassa celui qu'il portait à la première épouse.

Les jours s'écoulèrent, les lunes se succédèrent, et les saisons poursuivirent leur course.

Un jour, sentant sa mort prochaine, le chasseur appela sa seconde épouse auprès de lui. Avant de rendre l'âme, il lui transmit tous ses pouvoirs, lui enseigna les techniques de chasse les plus secrètes ainsi que les mystères enfouis au cœur de la brousse.

Mais la seconde épouse, qui nourrissait depuis longtemps une jalousie silencieuse envers la première en raison de sa fécondité, conserva en elle une rancœur profonde.

Après la mort du chasseur, elle s'empara de son fusil et s'enfonça dans la forêt. Usant des connaissances occultes qui lui avaient été léguées, elle invoqua mystérieusement l'âme du fils aîné de la première épouse. Elle le transforma en gibier et l'abattit.

Au même instant, dans la demeure familiale, le jeune homme s'effondra et mourut subitement, plongeant sa mère dans une douleur inconsolable.

La seconde épouse rapporta alors le gibier au foyer, tandis que la première, accablée de douleur, pleurait la perte de son fils.

Mais, lorsqu'elle voulut le vendre au marché comme à l'accoutumée, personne n'accepta de l'acheter. Tous ceux qui s'en approchaient ressentaient une peur inexplicable et s'éloignaient. Une étrange répulsion semblait tenir les acheteurs à distance.

Ce conte nous enseigne que, Lorsqu'un homme partage sa vie entre plusieurs épouses, il lui appartient de préserver l'équité et l'harmonie entre elles. Il doit veiller à ne pas semer la préférence et la division, car la jalousie qui naît dans un cœur blessé peut engendrer les plus grands malheurs. La jalousie nourrie par l'injustice finit toujours par enfanter le drame.

Le Lion et la femme vendeuse d'akassa

Il était une fois, une femme qui vivait paisiblement avec ses trois filles, toutes d'une beauté remarquable, aussi gracieuses qu'adorables.

Cette femme tirait sa subsistance de la vente de l'akassa, qu'elle avait coutume de préparer chaque soir avec le concours de ses enfants. Ainsi, à la tombée du jour, mère et filles se réunissaient autour du foyer pour accomplir ensemble cette tâche quotidienne.

Or, un soir, tandis qu'elles s'employaient à la préparation de l'akassa, un lion, redoutable fauve des profondeurs de la brousse, se métamorphosa en homme et se présenta à leur demeure.

Sous cette apparence trompeuse, il s'approcha de la femme avec des paroles flatteuses. Il ne cessait de vanter sa beauté et, feignant une affection respectueuse, l'appelait « belle-mère », en allusion à ses trois filles dont la grâce captivait son regard.

Cependant, derrière cette courtoisie apparente se cachait une intention funeste.

Pendant que la femme et ses filles emballaient l'akassa³ dans de larges feuilles, l'étranger les observait avec une attention inquiétante, ses yeux se posant tour à tour sur chacune des jeunes filles.

Lorsque l'ouvrage fut presque achevé, la mère remarqua qu'il ne restait plus qu'une faible quantité d'akassa dans la marmite. Elle ordonna alors à ses filles de ranger les ustensiles, de les déposer dans la case et, surtout, de ne plus en sortir. Les jeunes filles obéirent sans délai.

La mère, en effet, avait déjà pressenti que cet homme n'était point un être ordinaire. Quelque chose dans son regard, dans sa présence, trahissait la nature sauvage qu'il s'efforçait de dissimuler. Restée seule près du feu, elle poursuivit calmement sa tâche.

L'homme métamorphosé, croyant son heure venue, entreprit de l'amadouer davantage. Son dessein était clair : dévorer la mère et ses trois filles.

Mais lorsqu'il s'aperçut que les enfants ne revenaient point, il comprit qu'il avait été démasqué. Son visage s'assombrit aussitôt, et il se mit à proférer des menaces.

³ Une boule de taille moyenne, constituée d'une pâte gélatineuse à base d'eau et de farine de maïs, traditionnellement vendue enveloppée dans des feuilles. C'est un accompagnement consommé souvent avec des sauces et viandes.

La femme, sans rien laisser paraître de sa crainte, lui répondit avec douceur et habileté. Elle le berçait de paroles aimables, feignant de se laisser séduire, afin de gagner le temps nécessaire pour achever son travail. Puis, lorsque tout fut terminé, elle attendit l'instant propice.

L'homme, accroupi tout près du brasier ardent qui avait servi à la cuisson, se trouvait à sa merci. Alors, d'un geste prompt et calculé, la femme renversa sur sa tête la lourde marmite encore brûlante. Sous l'effet de la douleur, l'homme poussa un cri terrible et reprit aussitôt sa véritable forme : celle d'un lion féroce.

Le fauve se débattit avec violence, rugit de toute sa puissance et tenta vainement de se défendre. Mais la brûlure était trop grave ; bientôt, il s'effondra et rendit son dernier souffle.

Pendant ce temps, la femme et ses filles s'étaient enfermées dans la case, à l'abri de tout danger.

Ainsi, grâce à la prudence et à la ruse d'une mère, la force brutale du lion fut vaincue.

Le Lion et les Trois Princesses

Mon conte roule, roule, et tombe sur un roi vénéré qui régnait sur un vaste et prospère royaume.

Ce roi avait trois enfants : trois filles nées le même jour, si semblables les unes aux autres qu'on les prenait pour de parfaites jumelles. Leur beauté était telle qu'elle émerveillait tout le village. Pourtant, nul, en dehors du palais, ne connaissait leurs noms.

Chaque matin, selon une habitude bien établie, les trois princesses allaient d'abord puiser de l'eau à la source, puis se rendaient sous un grand pommier sauvage afin d'y ramasser les fruits tombés durant la nuit.

Un jour, le roi fit proclamer dans tout le royaume :
— L'homme qui saura décliner les noms exacts de mes trois filles les épousera toutes les trois.

Il fixa un délai précis et ordonna que la nouvelle fût portée jusqu'aux confins du royaume. Aussitôt, les hommes se mirent à la tâche. Tous rêvaient d'épouser les merveilleuses filles du roi.

Parmi eux se trouvait le lion, rusé entre tous. Ayant appris que les princesses se rendaient chaque matin au pommier sauvage, il conçut un stratagème. Avant l'aube, il se rendit sous l'arbre, ramassa toutes les pommes tombées à terre, puis grimpa jusqu'à la cime et s'y dissimula en attendant leur arrivée. Lorsque les jeunes filles vinrent ce matin-là, elles furent surprises de ne trouver aucun fruit au sol. Alors, depuis sa cachette, le lion laissa tomber exprès une pomme. L'une des princesses s'en empara aussitôt et s'écria :

— Kpokpoyanwé, j'ai trouvé une pomme !

Le lion retint soigneusement ce premier nom. Peu après, il fit tomber une deuxième pomme. Une autre des jeunes filles la ramassa et appela :

— Migonouhwilè, j'en ai trouvé une aussi !

Le lion sourit dans sa cachette. Enfin, il laissa tomber une troisième pomme. La dernière princesse la saisit à son tour et dit :

— Hounbononklorka, j'en ai trouvé une moi aussi !

Ainsi, le lion venait de découvrir les noms des trois filles du roi : Kpokpoyanwé, Migonouhwilè et Hounbononklorka.

Les princesses, quant à elles, ignoraient totalement qu'une présence les observait depuis le sommet de l'arbre et que les fruits ne tombaient pas d'eux-mêmes.

Le lion laissa encore tomber quelques pommes, que les jeunes filles ramassèrent avec joie avant de rentrer au palais. Satisfait de son exploit, il descendit ensuite de l'arbre et regagna tranquillement sa demeure.

Le jour fixé par le roi arriva enfin. Tous les hommes du royaume étaient rassemblés au palais. Chacun, à tour de rôle, proposait des noms, mais aucun ne correspondait.

Le lion arriva en dernier, vêtu avec une élégance remarquable : un képi sur la tête, des chaussures aux pieds et une belle chemise. Il prit place parmi les prétendants, attendant patiemment son tour. Quand vint enfin le moment pour lui de parler, il se leva et déclara d'une voix assurée :

— Kpokpoyanwé, viens m'enlever le képi de la tête.

Aussitôt, l'une des princesses s'avança et s'exécuta. Un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée. Le lion poursuivit :

— Migonouhwilè, retire-moi mes chaussures.

La seconde princesse s'approcha à son tour et lui enleva ses chaussures. Le palais entier retint son souffle. Enfin, le lion dit :

— Hounbononklorka, enlève-moi ma chemise.

La troisième princesse obéit.

Alors, toute l'assemblée éclata en applaudissements. Le lion venait d'accomplir l'exploit impossible : il connaissait les noms exacts des trois filles du roi.

Le roi, profondément admiratif, tint sa promesse et donna ses trois filles en mariage au lion. Le lion repartit donc avec ses trois épouses, car il vivait loin, au cœur de la forêt.

Mais les autres animaux, rongés par la jalousie de le voir triompher là où eux avaient échoué, décidèrent de lui tendre une embuscade sur le chemin du retour. Ils se réunirent en grand nombre et allèrent lui barrer la route, bien décidés à le tuer, lui et ses femmes. Le lion, toujours aussi rusé, aperçut de loin le piège qui l'attendait. Sans perdre son sang-froid, il prit une bouteille et, par un art mystérieux, s'y introduisit avec ses trois épouses. Aussitôt, la bouteille se mit à avancer toute seule sur le chemin. Lorsque les animaux la virent approcher, ils furent saisis de stupeur. Ils l'arrêtèrent et demandèrent :

— Où vas-tu, bouteille ?

Et la bouteille répondit :

— Je vais dans la forêt.

Les animaux reculèrent, épouvantés. Jamais ils n'avaient vu une bouteille parler, encore moins chanter en avançant. Très vite, ils comprirent qu'il ne pouvait s'agir d'une bouteille ordinaire.

— C'est sûrement le lion qui s'y cache ! s'écrièrent-ils.

Certains voulurent la briser sur-le-champ.

Mais la panthère, plus réfléchie, proposa :

— Jetons-la dans l'eau ; ainsi, si le lion s'y trouve, il s'y noiera.

Tous approuvèrent cette idée. La panthère saisit la bouteille et, rassemblant toutes ses forces, la lança en direction d'une source voisine. Mais le jet fut si puissant que la bouteille traversa le cours d'eau sans y tomber. Elle alla se fracasser de l'autre côté de la rive.

Dans un grand éclat de verre, le lion et ses trois épouses en sortirent sains et saufs.

À la vue de cette scène, les autres animaux furent saisis de dépit et de honte. Quant au lion, triomphant, il poursuivit sa route avec ses femmes, laissant derrière lui la jalousie et la défaite.

Et depuis ce jour, l'on dit que la ruse triomphe souvent là où la force échoue.

Le Chasseur et le Dieu Serpent

Il y a très longtemps, dans un village lointain, vivaient un chasseur et son épouse.

Cette dernière était la fille unique du roi, qu'il avait donnée en mariage à ce valeureux homme.

En ces temps-là, une ancienne coutume régnait sur le village : pour obtenir la pluie, il fallait offrir au dieu serpent un être vivant en sacrifice.

Or, une terrible sécheresse sévissait sur la contrée. La terre était craquelée, les champs desséchés, et même les jarres semblaient mourir de soif. Depuis de longs mois, pas une seule goutte d'eau n'était tombée du ciel. Les cultivateurs ne parvenaient plus à travailler leurs champs, tant la sécheresse était devenue implacable.

Inquiet pour son peuple, le roi fit consulter le Fa. Après les rites et les invocations, le verdict tomba : pour que la pluie revienne, il fallait sacrifier une femme au dieu serpent. Et le Fa⁴ désigna sans détour la seule fille du roi, devenue l'épouse du chasseur.

Au moment où cette décision fut annoncée, le chasseur se trouvait loin du village, parti pour une longue expédition de chasse.

À l'appel de son père, la jeune femme regagna le palais afin d'être préparée pour le sacrifice. Selon le rituel, on lui rasa la tête, puis on la conduisit au lieu sacré où le dieu serpent descendait du ciel pour recevoir son offrande. C'était ainsi que, chaque fois que la sécheresse frappait le village, une femme était livrée au serpent céleste. Celui-ci descendait des hauteurs, emportait sa victime, et aussitôt après, une pluie abondante, presque diluvienne, s'abattait sur la terre. Le rite était devenu une tradition redoutée, mais respectée de tous.

Lorsque toutes les cérémonies furent achevées, on laissa la fille du roi, seule, au lieu du sacrifice, dans l'attente de sa fin tragique. Assise dans la solitude, le cœur brisé, elle entonna une chanson de lamentation :

*Mi do nú asú é, gbényăto ni wa kpɔn mi é,
Ni wa yi mɔn vivɔ nú cé,
Nyɛn di é esɔ nú dă é, dă wa hwé si sɔ gbé.*

⁴ Système divinatoire et moyen de communication avec le monde spirituel au Nigeria, au Bénin, au Togo et au Ghana. Oracle qui apporte des conseils et prescrit souvent des rituels et des sacrifices. Également appelé *Ifa*.

C'était un chant de détresse, un appel lancé à son époux, comme une prière portée par le vent.

Au loin, dans la brousse profonde, le chasseur était encore à la chasse. Mais, comme guidé par un mystérieux lien entre les âmes, il entendit la voix lointaine de sa femme. Alors, il lui répondit :

*Mi dɔ nú asi é, gbényǎtɔ, ni nɔ té kpɔn mi é,
Oun gbɛ kpodo yo to wé nú,
Mi dɔ nú asi é, gbényǎtɔ, ni nɔ té kpɔn mi é,
Nanyi mɔn vivɔ nú tɔn.*

Aussitôt, il se fraya un chemin à travers la forêt, franchit les broussailles et les sentiers escarpés, jusqu'à parvenir au lieu du sacrifice. Là, il se cacha et attendit patiemment.

Bientôt, le dieu serpent descendit du ciel. Immense, effrayant, d'une longueur interminable, il s'approcha lentement de la jeune femme pour l'engloutir.

Au moment précis où le monstre ouvrit sa gueule béante, le chasseur fit feu. D'un seul coup de canon, il abattit le serpent. Puis, d'un geste ferme, il lui trancha la tête à l'aide de sa machette et la déposa dans sa gibecière.

Ainsi venait-il de sauver son épouse.

À peine le serpent eut-il rendu son dernier souffle qu'une pluie torrentielle se mit à tomber sur le village, comme si le ciel lui-même saluait la bravoure du chasseur.

Le héros ramena alors sa femme à la maison.

Cependant, un passant, qui avait découvert le corps du serpent, lui coupa la queue et s'empressa de répandre la nouvelle dans tout le village : quelqu'un avait tué le dieu serpent.

Lorsque le roi l'apprit, il proclama devant tout le peuple que celui qui rapporterait la tête du serpent serait comblé de richesses, recevrait les plus grands honneurs et partagerait le royaume avec lui. L'homme qui n'avait que la queue du serpent se hâta de la porter au palais, espérant recevoir la récompense. Mais, incapable de prouver son exploit, il fut démasqué comme imposteur et sévèrement puni, exécuté.

Peu après, le véritable héros se présenta au palais, portant dans sa gibecière la tête du serpent, accompagné de son épouse, la fille du roi qu'il avait sauvée.

À cette vue, le roi fut transporté de joie. Rempli d'admiration pour le courage du chasseur, il le combla de richesses, lui accorda de grands honneurs et partagea avec lui son royaume.

Et depuis ce jour, le nom du chasseur fut célébré de génération en génération comme celui de l'homme qui avait vaincu le dieu serpent et rendu la pluie à son peuple.

Le Fils oublié et la Papaye d'or

Il était une fois, dans un vaste royaume, un roi qui avait trois fils : Gbehou, Kinmandogbéhou et Sossin.

Parmi eux, le roi témoignait une affection particulière à Gbehou, qu'il aimait bien davantage que ses deux autres enfants. Il ne cessait de lui montrer l'étendue de ses richesses, ses trésors, ses terres et ses biens, tandis qu'il cachait tout cela aux deux autres princes.

Un jour, le roi fit appeler ses trois fils et leur dit :

— Il est temps, pour chacun de vous, de quitter le royaume et d'aller chercher son propre destin.

Ainsi les envoya-t-il à l'aventure.

Cependant, sa préférence demeurait évidente : il remit à Gbehou plusieurs liasses de billets et prit soin de lui préparer, hors du palais, une demeure déjà aménagée où il pourrait vivre dans le confort. Le jeune prince n'avait donc aucune inquiétude à nourrir ; il mangeait à sa faim et continuait de vivre sous les bonnes grâces de son père.

Quant à Kinmandogbéhou et Sossin, ils partirent sans ressources, livrés à eux-mêmes.

Tous deux s'engagèrent sur des sentiers tortueux, traversèrent des chemins sinueux et s'enfoncèrent peu à peu au cœur d'une forêt profonde. Ils marchèrent longtemps, jusqu'au moment où leurs routes se séparèrent, chacun poursuivant sa propre quête d'abri et de survie.

Hélas, au plus profond de la forêt, Sossin, par malheur et imprudence, fut attaqué par des bêtes sauvages qui le dévorèrent. Il y perdit la vie.

Il ne resta alors que Kinmandogbéhou. Seul au monde, il poursuivit sa route jusqu'à atteindre une contrée lointaine, où il s'installa modestement. Sa vie y était rude. Pour subsister, il se nourrissait souvent des restes que les habitants jetaient. Lorsqu'ils épluchaient des papayes, ils en abandonnaient les peaux et les fruits abîmés ; Kinmandogbéhou ramassait ce qu'il pouvait et s'en contentait.

Un jour, les habitants de la contrée jetèrent une papaye déjà épluchée, que personne n'avait touchée. Kinmandogbéhou la ramassa et la rapporta chez lui. Après l'avoir soigneusement lavée, il s'apprêta à la manger. Mais lorsqu'il la coupa, il découvrit, à l'intérieur, des morceaux d'or pur.

Saisi de stupeur, il alla montrer sa trouvaille à un vieillard respecté de la contrée. Celui-ci, après avoir examiné le trésor, lui dit :

— Mon fils, ce que tu tiens entre les mains est une immense richesse.

Le vieil homme le conduisit alors auprès de marchands capables d'en estimer la valeur. L'or fut vendu à un prix exorbitant. Dès lors, la fortune sourit à Kinmandogbéhou. En peu de temps, il devint immensément riche. Il fit bâtir de somptueux châteaux, acquit des chevaux de grande valeur, fonda une famille nombreuse et s'entoura de nombreux serviteurs.

Pendant ce temps, Gbehou, à qui le roi avait confié tant d'argent, l'avait dilapidé sans sagesse et sombra peu à peu dans la pauvreté.

Les années passèrent.

Un jour, le roi, par le biais de ses messagers, fit annoncer dans tout le royaume et jusque dans les contrées les plus lointaines qu'il souhaitait organiser une grande fête. La nouvelle parvint également aux oreilles de Kinmandogbéhou.

Lorsque le jour tant attendu arriva, Gbehou se présenta au palais avec, pour toute offrande à son père, deux simples tranches de banane plantain.

Mais, de l'autre côté, Kinmandogbéhou, que le roi n'avait jamais cru capable de réussir, revint avec un imposant cortège : ses femmes, ses enfants, ses serviteurs et ses sujets, tous chantant et dansant à son passage. Lui-même avançait fièrement sur un cheval majestueux, apportant au roi d'immenses richesses pour soutenir l'organisation de la fête : des cauris, des boissons, des objets précieux et de nombreux présents.

Le roi ne le reconnut même pas. Alors Kinmandogbéhou s'avança et dit avec respect :

— Père, j'ai moi aussi reçu l'annonce de cette grande fête. Je suis revenu pour y assister et pour apporter tout mon soutien au royaume.

À ces mots, le roi demeura bouche bée. Celui des fils qu'il avait ignoré et presque abandonné était revenu dans la gloire, tandis que celui qu'il avait tant chéri s'était presque perdu.

Et le roi comprit enfin qu'on ne mesure pas la valeur d'un enfant à la faveur qu'on lui accorde, mais à la force de son courage et à la sagesse avec laquelle il bâtit son destin.

Moralité : Celui qu'on méprise aujourd'hui peut devenir demain la plus grande fierté de la maison.

Le Secret des oiseaux jumeaux

Mon conte roule, roule et s'arrête aux confins de deux royaumes puissants, redoutés et respectés : celui d'Azohouè et celui de Dodomin.

Le roi d'Azohouè, père de jumeaux valeureux, Zinsou et Sagbo, se rendit un jour au royaume voisin de Dodomin afin de solliciter la main de deux princesses pour ses fils. Il y fut reçu avec honneur et dignité. Après de longues palabres, le roi de Dodomin donna son accord. Ainsi, les princes Zinsou et Sagbo furent autorisés à choisir leurs épouses dans ce royaume.

À l'approche du jour où les deux princes devaient rencontrer leurs futures reines, Zinsou se leva à l'aube et se rendit au champ. Il travailla avec ardeur, jusqu'à l'épuisement. Alors qu'il s'arrêtait pour étancher sa soif, deux oiseaux jumeaux, au plumage identique, vinrent se poser sur un arbre non loin de lui. Ils se mirent à converser :

— Adjahè !

— Ayorhè !

— Nous avons déjà survolé cette contrée aujourd'hui. Te souviens-tu de la fois où nous étions allés demander la main de nos femmes ?

— Oui... Mais dis-moi, que se passera-t-il le jour où le mariage sera scellé ?

— Ce jour-là, l'arc-en-ciel descendra du firmament pour avaler des êtres sur la terre.

— Est-ce donc vrai ?

— Oui, cela est certain. Mais que l'oreille qui écoute garde ce secret, car le révéler pourrait causer grand malheur.

Les oiseaux parlaient en paraboles. Zinsou, éveillé, écouta attentivement leur échange. Troublé, il pensa aussitôt au mariage imminent de son frère et de lui-même. Il eut l'impression que ces paroles lui étaient destinées. Pourtant, il garda le silence, poursuivit son travail, puis rentra au palais sans rien révéler à Sagbo.

Peu de temps après, les deux princes se rendirent dans le royaume de Dodomin pour rencontrer leurs promises. Là, le roi décida de les soumettre à une épreuve : ses filles étaient de vaillantes amazones, fières de leur force et de leur bravoure. Il déclara :

— Celui qui parviendra à mettre le dos de sa promise à terre pourra repartir avec elle.

Une lutte traditionnelle s'engagea alors entre les princes et les princesses. Zinsou, avec agilité et détermination, réussit à vaincre sa bien-aimée. Mais Sagbo, malgré ses efforts, fut terrassé par la sienne.

Ainsi, Zinsou retourna à Azohouè avec son épouse, tandis que Sagbo fut invité à revenir lors d'une prochaine lune pour tenter à nouveau sa chance.

Le lendemain, Sagbo se rendit seul au champ. Là encore, les deux oiseaux jumeaux apparurent et reprirent leur étrange conversation, identique à celle qu'avait entendue Zinsou. Sagbo, à son tour, comprit qu'un mystère pesait sur le jour du mariage. Effrayé, il rentra au palais, mais, lui aussi, choisit de garder le silence.

Le jour du mariage de Zinsou arriva. Alors que la cérémonie battait son plein, un phénomène étrange se produisit : l'arc-en-ciel descendit du ciel et, comme annoncé, s'empara de Zinsou. Le prince s'effondra et rendit l'âme.

Le royaume fut plongé dans le deuil. Sagbo, inconsolable, pleura longuement son frère. Quant à l'épouse de Zinsou, elle retourna dans son royaume, brisée par le chagrin.

Refusant d'accepter cette perte, Sagbo retourna au champ, espérant percer le mystère. Une fois encore, les oiseaux jumeaux apparurent :

— Nous avons annoncé qu'un fait étrange surviendrait le jour du mariage...

— Et cela s'est accompli.

— Mais Zinsou peut revenir à la vie...

— Comment ?

— Si l'on tranche la tête de son épouse et que l'on verse son sang sur lui.

À ces mots, les oiseaux s'envolèrent. Sagbo resta figé, bouleversé par cette révélation.

Les anciens racontaient qu'au royaume de Dodomin sévissait une bête féroce qui terrorisait la population. Déterminé, Sagbo s'y rendit, affronta la créature et parvint à la terrasser. Il rapporta sa tête au roi de Dodomin.

En échange de cet exploit, il formula une requête terrible : obtenir la tête de l'épouse de Zinsou. Le roi, lié par la parole donnée et reconnaissant, accepta. La princesse fut sacrifiée. Son sang fut versé sur le corps de Zinsou. Alors, dans un souffle mystérieux, la vie revint en lui.

Zinsou se releva, comme arraché au monde des ombres, et retrouva son frère jumeau.

Depuis ce jour, les anciens enseignent : tout secret n'est pas fait pour être gardé, et toute vérité tue peut coûter plus cher que la parole.

Les Jumelles, Wili et le lion de la brousse

Il y a bien longtemps, dans un village paisible, entre les champs fertiles et les profondeurs de la brousse, vivait un homme polygame. De sa première épouse, il avait eu deux filles jumelles, gracieuses et inséparables ; de la seconde, il avait eu un fils que l'on appelait Wili.

Cette famille tirait sa subsistance des travaux champêtres. Le père possédait une vaste étendue de terre qu'il cultivait avec l'aide des siens, et c'est de cette terre généreuse que chacun recevait le pain quotidien.

Mais, le malheur s'abattit un jour sur cette demeure : la première épouse fut emportée par la mort, laissant ses deux filles à la merci du destin. Dès lors, les jumelles furent placées sous la garde de leur marâtre, qui devait désormais pourvoir à leur entretien.

Cette femme était d'un cœur dur et peu enclin à la compassion. Chaque fois qu'elle leur servait un repas, elle ne manquait pas de les accabler de reproches.

— Vous êtes d'une gourmandise sans mesure ! leur disait-elle avec amertume.

Peu à peu, une pensée funeste germa dans son esprit. Désireuse de se défaire des jumelles, elle conçut le dessein cruel de les reléguer au champ, en pleine brousse, où rôdait fréquemment un lion redoutable. Son intention secrète était de les exposer au péril afin qu'elles y périssent.

À force d'insistance et de perfides paroles, elle finit par convaincre son époux. Celui-ci fit alors édifier une petite case au milieu du champ, et tous les enfants — les jumelles ainsi que Wili — y furent installés, loin du foyer familial. Dès lors, la marâtre se rendait régulièrement au champ, portant de la nourriture, mais uniquement pour son propre fils. Les jumelles, quant à elles, étaient abandonnées à elles-mêmes et devaient apaiser leur faim en se nourrissant des fruits sauvages que produisait la terre.

Lorsqu'elle approchait de la case, elle avait coutume d'entonner un chant pour appeler Wili :

*Wili, va sé
Wili, Wili, va sé
Bernadette va sé
Akpé lé n'kpor va o lo*

À l'audition de cette mélodie, l'enfant sortait aussitôt de la case, recevait sa nourriture, mangeait seul, puis sa mère repartait sans jamais accorder le moindre regard aux jumelles.

Cependant, un lion féroce rôdait fréquemment autour du champ. Depuis longtemps, il observait les allées et venues de la femme et des enfants, attendant l'instant propice pour assouvir sa faim.

Un jour, la bête tenta d'imiter la voix de la marâtre et de reproduire son chant. Mais Wili, reconnaissant que cette voix n'était point celle de sa mère, demeura à l'intérieur de la case.

Déjoué, le lion résolut d'user d'un artifice plus subtil encore. Il se rendit auprès du prêtre du Fa, afin d'obtenir une voix semblable à celle de la marâtre. Le prêtre accomplit alors les rites prescrits. Après avoir immolé un coq et recueilli son sang dans une calebasse, qu'il fit boire au lion, celui-ci acquit enfin une voix identique à celle qu'il convoitait.

Quelques jours plus tard, il retourna au champ et, d'une voix trompeusement douce, entonna :

Wili, va sé
Wili, Wili, va sé
Bernadette va sé
Akpé lé n'kpor va o lo

Cette fois, Wili, abusé par la parfaite imitation, crut entendre sa mère. Sans méfiance, il sortit de la case. À peine avait-il franchi le seuil que le lion se précipita sur lui et le dévora.

Les jumelles, pour leur part, demeurèrent à l'intérieur. Accoutumées à être privées de nourriture, elles ne répondaient jamais à l'appel de la marâtre.

Peu après, celle-ci arriva, portant comme à l'ordinaire la nourriture destinée à son fils. Elle chanta, mais nul ne vint à sa rencontre.

Alors, les jumelles lui répondirent d'une voix empreinte de tristesse :
— Ton fils a été dévoré par le lion.

À cette annonce, la marâtre entra dans une colère furieuse. Aveuglée par le désespoir et la cruauté, elle voulut livrer les jumelles à la même mort, afin qu'elles fussent elles aussi dévorées.

Mais la Providence voulut que leur père, occupé non loin de là à ses travaux, survînt à cet instant. Comprenant l'atrocité de la situation, il s'interposa, sauva ses filles et les ramena auprès de lui.

Indigné par la méchanceté de son épouse, il la renvoya de sa maison en déclarant :

— Une femme au cœur si sournois ne saurait demeurer sous mon toit.

L'affaire parvint jusqu'au roi, qui fit rendre justice et rappela à tous que la malveillance finit toujours par se retourner contre celui qui l'a conçue.

Les jumelles grandirent alors sous la protection de leur père, et leur histoire demeura dans les mémoires comme une leçon éternelle.

Moralité : Celui qui prépare la perte d'autrui finit souvent par rencontrer sa propre ruine.

Les Chiens et leur maître

Jadis, dans un village lointain, vivait un cultivateur entouré de sa nombreuse maisonnée, composée de ses épouses et de leurs enfants. À ce foyer s'ajoutaient plusieurs chiens, élevés avec sollicitude et considérés comme de loyaux compagnons.

Le cultivateur possédait un vaste champ de haricots, dont l'étendue semblait se perdre à l'horizon, et dont il assurait chaque saison la récolte avec le concours de sa famille.

Un jour, tous se rendirent aux champs afin d'y entreprendre la moisson. Tandis que certaines femmes avaient déposé leurs enfants à l'ombre d'un arbre, où les chiens montaient une garde vigilante, d'autres portaient encore les leurs au dos, conciliant ainsi labeur et maternité.

Sous la morsure ardente du soleil, les femmes s'adonnaient sans relâche à la cueillette. À intervalles réguliers, elles interrompaient leur ouvrage afin de trier une partie des haricots récoltés, qu'elles faisaient cuire sur un feu sommairement allumé, avant de reprendre aussitôt leur tâche.

Enfin, accablés de fatigue, le cultivateur et ses épouses résolurent de suspendre leurs efforts afin de se restaurer. Mais au moment précis où chacun s'apprêtait à prendre part au repas, la chienne, mère des autres chiens, se mit à aboyer avec insistance.

Irritée, l'une des femmes tourna vers elle un regard sévère et s'écria :
— Voyez donc cette chienne indolente et sa progéniture ! Vous êtes venues au champ sans y rien faire. Si vous étiez douées de raison humaine, vous auriez pu nous prêter main-forte dans la récolte !

La chienne demeura muette.

Le repas achevé, les femmes nourrirent leurs enfants, leur époux, ainsi que les chiens, puis tous reprirent leur travail.

Cependant, à la surprise générale, la chienne, comme animée d'une volonté nouvelle, se leva, suivie de tous les siens. Et voici que, contre toute attente, les chiens se mirent à œuvrer aux côtés des humains : ils cueillaient les haricots avec une dextérité singulière, contribuant pleinement à la tâche jusqu'à la chute du jour. Jamais récolte ne s'était révélée aussi abondante.

De retour à la maison, le cultivateur, émerveillé par un tel prodige, laissa échapper ces paroles :

— Mes chiens ont, eux aussi, récolté des haricots.

À ces mots, les femmes furent saisies d'un rire franc.

Mais ce rire ne tarda point à s'éteindre. Car, peu de temps après, le cultivateur et ses épouses rendirent l'âme.

Les anciens, en effet, enseignaient qu'il est des paroles qu'il convient de taire. Jamais il ne sied de dire : « le chien a récolté des haricots ».

Mimbamin et le pacte d'avant la naissance

Mon conte roule, roule, et s'arrête sur un chasseur et une vieille femme. Cette vieille femme n'avait jamais eu d'enfant. Elle vivait seule, retirée dans une case perdue au cœur de la brousse. Quant au chasseur, il parcourait sans relâche les forêts, traquant le gibier et vivant du fruit de ses prises.

Un jour, ses pas le conduisirent dans une forêt profonde où, de mémoire d'homme, il n'avait jamais chassé. Au loin, il aperçut une lumière tamisée qui vacillait dans la nuit. Intrigué, il s'avança, marcha longuement, encore et encore, jusqu'à atteindre cette lueur mystérieuse.

Arrivé à proximité, il découvrit une humble case. Une vieille femme y vivait, ayant posé sa lampe à l'extérieur, ce qui expliquait la lumière qu'il avait aperçue de si loin.

Le chasseur frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demanda une voix tremblante.

— C'est moi, le chasseur. À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis une vieille femme qui réside ici, répondit-elle.

La vieille femme sortit alors et accueillit le chasseur avec bienveillance. Elle lui offrit de l'eau et de la nourriture, puis lui donna l'hospitalité pour la nuit.

À l'aube, le chasseur repartit sur les sentiers qu'il avait parcourus la veille. Il retrouva les gibiers qu'il avait abattus avant de découvrir la case, les rassembla et les rapporta à la vieille femme. Celle-ci se mit aussitôt à fumer la viande, préparant des provisions abondantes.

Alors qu'elle s'affairait, le chasseur lui posa une question :

— Vieille mère, n'as-tu donc point d'enfants ?

— Non, répondit-elle. Je n'en ai jamais eu, et ma vieillesse se consume dans la solitude.

Touché par ses paroles, le chasseur décida de rester auprès d'elle. Peu à peu, il élut domicile dans cette case.

Les jours passèrent, puis les saisons, et enfin les années.

Une affection sincère naquit entre eux, si bien que le chasseur finit par épouser la vieille femme.

Contre toute attente, un événement prodigieux survint : la vieille femme tomba enceinte. Elle qui croyait son âge trop avancé pour concevoir portait désormais la vie en son sein. Ce fut une joie immense pour le chasseur.

Cependant, la vieille case menaçait ruine, et le chasseur songea à la rénover. Un jour, alors qu'il chassait, il aperçut, suspendues à des lianes, deux créatures étranges, semblables à des nourrissons. Il s'apprêtait à tirer lorsque soudain une voix l'arrêta :

— Ne tire pas !

Le chasseur abaissa son fusil et observa. Les deux créatures conversaient. L'une était vêtue de noir, l'autre de blanc.

La créature vêtue de blanc s'adressa à l'autre d'une voix prophétique :

— Je t'ai croisée aujourd'hui. Le jour où je viendrai au monde, je serai une fille. Je grandirai jusqu'à devenir femme, et l'on m'appellera Mimbamin. Lorsque viendra le jour où l'on voudra rénover la case de ma mère, celle-ci me demandera de préparer la sauce graine et d'aller puiser de l'eau pour nourrir ceux qui travailleront. C'est alors que tu viendras me chercher.

— D'accord, répondit l'autre. Nous en faisons le pacte.

Le chasseur, témoin silencieux de cette étrange scène, vit les créatures disparaître. Troublé, il rentra chez lui.

Des lunes plus tard, la vieille femme donna naissance à une ravissante petite fille. Elle décida de la nommer Mimbamin. Le chasseur, bien qu'ébranlé par ce souvenir, ne s'y opposa point.

Les années passèrent. Mimbamin grandit et devint une jeune fille. Le chasseur, fidèle à son projet, entreprit enfin la rénovation de la case. Il rassembla du bois, de la paille, du sable et fit appel aux jeunes gens des contrées voisines pour l'aider.

Le chantier débuta dans l'animation et la solidarité.

Le chasseur, lui, s'éloigna vers le lac, comme mû par un pressentiment. Pendant ce temps, la mère, ignorante du pacte scellé avant la naissance, demanda à Mimbamin d'aller puiser de l'eau pour préparer le repas des travailleurs.

La jeune fille prit sa jarre et se mit en route. Mais sur le chemin, un serpent la mordit. Elle s'effondra, inerte, comme morte.

À la case, la nouvelle plongea tous les présents dans la détresse. On attendait désespérément le retour du chasseur.

Au même moment, au bord du lac, le chasseur aperçut dans l'eau la silhouette de sa fille, accompagnée de l'autre créature. Celle-ci, fidèle au pacte ancien, tentait de l'entraîner avec elle dans les profondeurs.

Sans hésiter, le chasseur leva son fusil et tira dans l'eau, brisant ainsi le lien invisible qui les unissait.

Il courut ensuite jusqu'à la case. Là, il trouva sa fille étendue, sans vie. Il prit une corde noire, attacha une extrémité au poignet de Mimbamin et l'autre à celui de sa mère.

Alors, comme par un souffle revenu d'ailleurs, la jeune fille ouvrit les yeux. Elle revint à la vie, sous les cris de joie et d'émerveillement de tous.

Mimbamin grandit encore. Elle devint femme, se maria et mena une vie paisible.

Elle vécut assez longtemps pour accompagner ses parents jusqu'à leur dernier repos, les ensevelissant avec amour, comme ils l'avaient un jour ramenée à la vie.

Torgboryè et le royaume des femmes

Jadis, dans un royaume lointain, vivait une reine admirable, à la fois gracieuse, douce et d'une beauté ensorcelante, dotée d'un teint naturellement clair et lumineux.

Ce royaume avait une singularité étonnante : il n'était habité que par des femmes, toutes semblables les unes aux autres, comme issues d'un même moule.

Pas un seul homme n'y existait.

Or, loin de ce royaume vivait un jeune homme nommé Torgboryè, auprès d'un maître généreux qui l'avait recueilli. Un jour, ce dernier, s'appêtant à partir en voyage, lui donna une consigne formelle :

— Ne t'approche point de la jarre magique qui se trouve dans ma chambre, et surtout, n'y regarde pas.

Torgboryè feignit d'accepter cet ordre. Mais dès que son maître eut quitté les lieux, la curiosité le gagna. Il entra dans la chambre interdite, souleva le couvercle de la jarre et y découvrit des bananes mûres, appétissantes et dorées. Il se mit à les manger chaque jour avec plaisir, jusqu'à les épuiser entièrement.

Un jour, après avoir vidé la jarre, il s'en approcha de nouveau. Il y aperçut cette fois de l'eau claire, semblable à un miroir, qui lui renvoyait son reflet. Intrigué, il fixa longuement cette eau. Soudain, en y plongeant son regard, il disparut et se retrouva dans un royaume inconnu : celui où ne vivaient que des femmes.

À la vue de cet homme, les femmes furent saisies d'émerveillement et de joie, car elles n'avaient jamais vu un être semblable. Torgboryè, dérouté, chercha à se tenir hors de vue. Il creusa un abri dans le tronc du plus grand arbre situé à l'entrée du royaume et s'y installa. Mais, ne pouvant entièrement se contenir dans l'étroitesse du creux, il laissa dépasser hors de l'arbre son phallus, dressé et visible.

Ce détail insolite attira peu à peu l'attention des femmes. Intriguées par cette présence inconnue, elles s'approchèrent de l'arbre. Mais, c'était en ce lieu qu'elles avaient l'habitude de venir pour satisfaire leurs besoins naturels. Peu à peu, la curiosité fit place à un trouble nouveau, puis au désir. L'arbre devint ainsi un lieu mystérieux où elles revenaient tour à tour, cherchant à assouvir un plaisir qu'elles ne connaissaient pas auparavant.

La rumeur se répandit dans tout le royaume et parvint jusqu'à la reine. Intriguée, elle se rendit elle-même sur les lieux pour constater les faits. Désireuse de percer ce mystère, elle ordonna que l'arbre fût abattu.

Lorsque le tronc fut ouvert, les femmes découvrirent, à l'intérieur, Torgboryè, bien vivant. Elles le firent sortir de sa cachette et, sur ordre de la reine, il fut conduit au palais.

Dès lors, il devint le seul homme du royaume, et toutes les femmes se tournaient vers lui pour satisfaire leurs désirs. Voyant cela, la reine décida de lui donner en mariage une princesse du royaume. Torgboryè l'épousa.

Cependant, étant le seul homme parmi tant de femmes, il fut rapidement épuisé par les sollicitations incessantes. Désireux de retrouver une vie plus paisible, il prit la décision de quitter le royaume avec son épouse et de retourner dans son lieu d'origine.

Ils vécurent ensemble durant neuf jours. Mais, au terme de ce délai, la jeune femme exprima le désir de retourner dans son royaume. Torgboryè accepta, et elle repartit.

Quelques jours plus tard, la solitude pesa lourdement sur Torgboryè. Ne trouvant plus d'occupation, il décida de retourner au royaume afin de ramener son épouse. Avant de partir, il prit avec lui deux compagnons : une fourmi et un singe.

Arrivé au royaume, il se mit à rechercher sa femme. Mais toutes les femmes se ressemblaient tellement qu'il lui était impossible de la reconnaître. Seule la reine se distinguait. Désespéré, il alla solliciter son aide.

La reine accepta, mais à une condition : il devait d'abord accomplir certaines épreuves.

Elle lui remit un mélange de farine, de sable et de gari, et lui demanda de les séparer. La tâche était ardue. Mais la fourmi, avec patience et minutie, l'aida à trier chaque élément : la farine d'un côté, le gari de l'autre, et le sable à part. Torgboryè présenta le résultat à la reine, qui reconnut son sérieux.

Ensuite, elle lui demanda de cueillir des légumes situés à une grande hauteur. Le singe, agile et habile, l'aida à accomplir cette tâche avec succès.

Enfin, la reine lui posa cette question :
— Sauras-tu reconnaître ton épouse ?

Togboyè répondit par l'affirmative. Alors, toutes les femmes furent alignées devant lui. Il les observa attentivement, une première fois, puis une seconde, mais leurs visages identiques le troublaient profondément. Il ne parvenait pas à distinguer la sienne.

C'est alors que le singe lui proposa de l'aider. Il demanda à Torgboryè de lui couper la queue. Après ce sacrifice, le singe parcourut la rangée des femmes et, guidé

par son instinct, identifia celle de Torgboryè. Une trace de sang, laissée au pied de la femme à cause de cet acte, permit à Torgboryè de la reconnaître avec certitude.

Aussitôt, Torgboryè rattacha la queue du singe, puis présenta son épouse à la reine.

La reine, admirant son courage et sa persévérance, salua sa bravoure. En signe de reconnaissance, elle lui permit de repartir avec son épouse et lui donna encore deux autres femmes en mariage.

Ainsi, Torgboryè eut plusieurs femmes et fonda une descendance.